

Chapitre 1

Ma situation était aussi surréaliste que l'un de ces cauchemars au ralenti dont Hollywood bourre les films de série B.

J'étais assise sur le plateau d'un pick-up Dodge Ram qui roulait. Telle une reine, je trônai sur un fauteuil de jardin bancal, finement camouflé par un tissu en peluche rouge bordé de franges. Une foule se pressait de chaque côté de la rue, agitant les bras et poussant des cris. De temps en temps, je plongeais la main dans le seau en plastique blanc posé sur mes genoux pour en ressortir une poignée de bonbons que je lançais aux spectateurs.

Même si j'avais des vêtements – car je sais bien que ce n'est pas le cas dans tous les rêves – ces derniers n'étaient guère classiques. Je portais un bonnet de Père Noël rouge avec un gros pompon blanc qui se balançait au bout, un pull d'un vert éclatant, ainsi qu'un horrible corsage artificiel en houx épinglé sur ma poitrine. J'essayais de sourire.

Lorsque je repérai un visage familier dans la foule, sur lequel était plaqué un sourire non dissimulé, je lançai un nouveau bonbon à la menthe avec une précision délibérée. Ce dernier alla toucher mon voisin, Carlton Cockroft, en pleine poitrine, effaçant son petit sourire narquois pendant au moins une seconde.

Le pick-up fit une pause, poursuivant ainsi la progression familière et agaçante qui avait commencé quelques minutes après que la parade se fut engagée sur Main Street. L'un des groupes qui se trouvait devant nous s'était arrêté pour brailler un chant de Noël, et je dus sourire et agiter la main aux mêmes foutues personnes, encore et encore, jusqu'à la fin de la chanson.

Les muscles de mon visage me faisaient mal.

Au moins, avec ce pull vert et la couche de sous-vêtements thermiques au-dessous, j'étais bien au chaud, ce qui n'était pas forcément le cas des filles qui avaient accepté avec enthousiasme de monter sur le char de Body Time situé juste devant nous. Elles aussi portaient des bonnets de Père Noël, mais en dehors de cela, elles n'avaient que de légères tenues d'entraînement, puisque, à leur âge, il était plus important de se mettre en valeur que d'être confortablement installée et de préserver sa santé.

— Comment ça va derrière ? lança Raphael Roundtree en se penchant par la vitre du pick-up pour me jeter un regard curieux.

Je lui rendis son regard. Raphael portait un manteau, une écharpe et des gants, et le chauffage était monté à fond dans la cabine de la camionnette. Son

visage rond et brun affichait une expression de franche suffisance.

— Très bien, répondis-je d'un ton féroce.

— Lily, Lily, Lily, dit-il en secouant la tête. Remets-moi vite ce sourire en place, chérie. Tu vas nous faire fuir les clients au lieu de les attirer.

Je levai les yeux au ciel pour lui indiquer que j'exigeais un peu de patience. Mais, au lieu de tomber sur un ciel gris, mon regard rencontra la fausse verdure ringarde suspendue en travers de la rue. Partout, les décorations de la saison avaient pris le pouvoir. La ville de Shakespeare n'a pas vraiment de budget alloué aux décorations de Noël, et cela fait maintenant quatre ans que je vois cette petite ville de l'Arkansas se parer des mêmes décors chaque mois de décembre. Un lampadaire sur deux était orné d'une grosse bougie suspendue à un « chandelier » courbé. Les autres réverbères arboraient des cloches. La pièce maîtresse de la ville (puisque la crèche avait dû être enlevée) était un immense sapin de Noël dressé sur la pelouse du palais de justice ; les églises parrainaient une grande fête publique pour le décorer. Par conséquent, il était plus convivial qu'élégant – ce qui, réflexion faite, correspondait bien à Shakespeare. Une fois le palais de justice dépassé, la parade toucherait bientôt à sa fin.

Il y avait un petit sapin avec moi à l'arrière du pick-up, mais c'était un faux. Je l'avais décoré avec des rubans dorés, divers ornements dorés, et des fleurs artificielles blanches et également dorées. On pouvait lire, sur une étiquette discrète suspendue à l'arbre : DÉCORATION DE SAPIN EFFECTUÉE SUR RENDEZ-VOUS. BUREAUX ET DOMICILES.

Ce nouveau service que je fournissais était définitivement destiné à ceux qui optaient pour l'élégance.

Des bannières installées de chaque côté du pick-up déclaraient : COURSES ET MÉNAGES DE SHAKESPEARE, suivi de mon numéro de téléphone. Comme Carlton, mon comptable, me l'avait si fortement conseillé, j'avais finalement fait de ma propre personne mon business. Il m'avait en outre suggéré de commencer à établir une présence publique, ce qui allait tout à fait à l'encontre de mes principes.

Et j'avais fini dans cette foutue parade de Noël.

— Souris ! lança Janet Shook, qui marchait sur place derrière le pick-up.

Elle me regarda avec insistance avant de se tourner vers les quarante enfants, à vue de nez, qui la suivaient, et s'exclama :

— Allez, les enfants, c'est parti ! Faisons honneur à Shakespeare !

Les enfants, étonnamment, n'exprimèrent aucune opposition, peut-être parce qu'aucun d'entre eux ne dépassait les dix ans. Ils participaient tous au programme « En sécurité après l'école » parrainé par la ville, qui employait Janet, et semblaient heureux de lui obéir. Ils se mirent tous à faire des mouvements de pantins.

Je les enviais. Malgré le tissu isolant, je commençais à ressentir les effets de cette immobilité forcée. Bien que Shakespeare connaisse généralement des hivers très doux, la radio locale nous avait informés que la température enregistrée aujourd'hui était la plus froide de toutes les parades de Noël depuis sept ans.

Les enfants de Janet avaient les joues rouges et les yeux brillants, tout comme Janet elle-même. Les

gestes de pantins s'étaient transformés en une sorte de danse. C'est ce qu'il me semblait, du moins. Je ne suis pas vraiment branchée culture populaire.

J'étais toujours en train de forcer mes lèvres à sourire aux visages qui m'entouraient, mais c'était vraiment pénible. Je fus submergée de soulagement quand le pick-up se remit en route. Je me mis de nouveau à lancer des bonbons et à faire des saluts de la main.

C'était l'enfer. Mais, contrairement à l'enfer, il y avait une fin. Au bout d'un moment, le seau fut vide et la camionnette atteignit son point d'arrivée, le parking de la supérette. Raphael et son fils aîné m'aidèrent à ramener le sapin à l'agence de voyage pour laquelle je l'avais décoré, et ils réinstallèrent la chaise en plastique dans leur propre cour. Même s'il protesta, je remerciai Raphael et le dédommageai pour son temps ainsi que pour l'essence.

— Ça valait le coup rien que pour te voir sourire pendant si longtemps. Tu vas avoir le visage tout endolori, demain ! s'exclama Raphael en jubilant.

J'ignore ce qu'il est advenu de la couverture rouge en peluche, et je ne veux pas le savoir.

Jack ne montra pas réellement de compassion quand il m'appela de Little Rock ce soir-là. En fait, il riait.

— Est-ce que quelqu'un a filmé le défilé ? demanda-t-il, convulsant presque sous l'hilarité.

— J'espère que non.

— Allez, Lily, décoince-toi, dit-il.

Je percevais toujours l'ironie dans sa voix.

— Qu'est-ce que tu fais pendant ces vacances ?

Selon moi, c'était une question délicate. Jack Leeds et moi nous fréquentions depuis environ sept semaines. Une relation trop fraîche pour que passer les fêtes de Noël ensemble soit une évidence, et trop fragile pour discuter franchement de la manière dont s'organiser.

— Je dois rentrer chez moi, dis-je d'un ton monotone. À Bartley.

Un long silence.

— Ça te fait quelque chose ? demanda prudemment Jack.

Je me forçai à être honnête. Franche. Ouverte.

— Je dois aller au mariage de ma sœur Varena. Je suis demoiselle d'honneur.

Là, il ne riait plus.

— Depuis quand tu n'as pas revu ta famille ? demanda-t-il.

C'était étrange de ne pas connaître la réponse.

— Je dirais peut-être... six mois ? Huit ? On s'est vus un jour à Little Rock... vers Pâques. Mais Varena, ça fait des années.

— Et tu n'as pas envie d'y aller, maintenant ?

— Non, répondis-je, soulagée de pouvoir dire la vérité.

Quand j'avais pris mes dispositions pour avoir ma semaine, j'avais d'abord causé un certain choc à mes employeurs en leur annonçant une telle nouvelle, puis ces derniers avaient presque tous été unanimement ravis d'apprendre que j'assistais au mariage de ma sœur. Ils n'auraient pas pu être plus prompts à me dire qu'il n'y avait aucun problème à ce que je m'absente une semaine. Ils m'avaient demandé l'âge

de ma sœur (vingt-huit ans, trois de moins que moi), de son fiancé (un pharmacien, veuf, avec une petite fille) et ce que j'allais porter à la cérémonie. (Je n'en savais rien. Quand elle avait dit s'être fixée sur les robes de demoiselles d'honneur, je lui avais envoyé un peu d'argent avec ma taille de vêtement, mais je n'avais jamais vu sa sélection.)

— Alors quand est-ce que je vais pouvoir te voir ? demanda Jack.

Je ressentis une vague de contentement. Je n'étais jamais sûre de ce qui allait se passer entre nous. Il me semblait possible qu'un jour, Jack arrête tout bonnement de m'appeler.

— Je serai à Bartley toute la semaine avant Noël, dis-je. J'avais planifié de rentrer chez moi le 25.

— Ça te manque de faire Noël à la maison ?

J'entendis la surprise de Jack résonner à travers le téléphone.

— Je serai à la maison – ici – pour Noël, dis-je sèchement. Et toi ?

— Je n'ai rien prévu. Mon frère et sa femme m'ont proposé, mais ils n'avaient pas l'air vraiment sincères, si tu vois ce que je veux dire.

Jack avait perdu ses deux parents au cours des quatre années précédentes.

— Tu veux venir ici ?

Les traits de mon visage se contractèrent sous l'angoisse tandis que j'attendais sa réponse.

— Bien sûr, répondit-il, d'une voix si douce que j'étais certaine qu'il savait ce que m'avait coûté cette proposition. Est-ce que tu mettras du gui ? Partout ?

— Peut-être, répondis-je en tentant de ne pas paraître aussi soulagée que je l'étais, ni aussi heureuse.

Je me mordis la lèvre pour étouffer tout un tas de choses.

— Est-ce que tu veux un repas traditionnel de Noël ?

— De la dinde ? demanda-t-il avec espoir. Avec de la farce au pain de maïs ?

— C'est possible.

— De la sauce aux canneberges ?

— Je peux faire ça.

— Des petits pois anglais ?

— Des épinards Madeleine, contrai-je.

— Ça me va. Qu'est-ce que je peux amener ?

— Du vin.

Je buvais rarement de l'alcool, mais il me semblait que c'était l'occasion de prendre un ou deux verres avec Jack.

— D'accord. Si tu penses à autre chose, appelle-moi. J'ai du boulot à finir ici la semaine prochaine, puis j'ai un entretien pour un travail éventuel. Donc je ne serai certainement pas là avant Noël.

— En fait, moi aussi j'ai beaucoup de choses à faire en ce moment. Tout le monde veut que je fasse des heures supplémentaires, avec les fêtes qui arrivent, et que j'installe des sapins dans leurs bureaux.

Nous étions encore à plus de trois semaines de Noël. Ça faisait une longue période sans voir Jack. Même si je savais que j'allais devoir travailler dur pendant tout ce temps, puisque je considérais également ce retour chez moi pour le mariage comme une sorte de corvée, je ressentis un pincement au cœur en pensant à ces trois semaines de séparation.

— Ça me semble bien long, dit-il soudain.

— Oui.

Après avoir admis cela, nous fîmes tous deux rapidement marche arrière.

— Bon, je t'appelle, dit vivement Jack.

Tout en me parlant au téléphone, il devait être affalé sur le canapé de son appartement de Little Rock. Il avait certainement relevé ses cheveux noirs en queue-de-cheval. La température basse devait avoir souligné la cicatrice sur son visage, fine et blanche, légèrement plissée là où elle commençait, à la naissance de ses cheveux, près de son œil droit. Si Jack avait eu rendez-vous avec un client aujourd'hui, il portait un pantalon chic et une veste de sport, des chaussures élégantes, une chemise habillée et une cravate. S'il avait effectué une simple surveillance, ou travaillé sur son ordinateur, ce qui constituait finalement la routine essentielle d'un détective privé, il devait porter un jean et un sweat-shirt.

— Qu'est-ce que tu portes ? demandai-je alors.

— Je pensais que c'était à moi de te poser la question.

Il semblait de nouveau amusé.

Je gardai un silence obstiné.

— Oh, d'accord. Je porte – tu veux que je commence par le haut ou par le bas ? – des Reebok ; des chaussettes de sport blanches, un pantalon de sport bleu et un tee-shirt de chez Marvel Gym. Je viens juste de rentrer de mon entraînement.

— Tu t'habilles, pour Noël.

— Costume ?

— Oh, t'as peut-être pas besoin d'aller jusque-là. Mais chic.

— D'accord, dit-il avec prudence.

Cette année, Noël tombait un vendredi. Pour l'instant, je n'avais que deux clients le samedi, et ni l'un ni l'autre ne serait ouvert le lendemain de la fête. Peut-être que je pourrais m'en occuper le matin de Noël, avant l'arrivée de Jack.

— Amène des vêtements pour deux jours, dis-je. On pourra profiter du vendredi après-midi, du samedi et du dimanche. (Je réalisai soudain que j'étais allée un peu vite en besogne, je pris alors une vive inspiration.) Enfin, si tu peux rester tout ce temps. Si tu en as envie.

— Oh, oui, répondit-il, d'une voix qui semblait plus rude, plus profonde. Oui, j'en ai envie.

— Tu souris ?

— On peut dire ça, affirma-t-il. De toutes mes dents.

Je souris légèrement à mon tour.

— D'accord, on se voit à Noël alors.

— Où as-tu dit que ta famille habitait ? Bartley, c'est ça ? J'en parlais à un ami il n'y a pas deux jours.

Savoir qu'il parlait de moi me fit un drôle d'effet.

— Oui, Bartley. C'est dans le Delta, un peu au nord et complètement à l'est de Little Rock.

— Hmm. C'est bien que tu revoies ta famille. Tu me raconteras tout ça.

— OK.

J'étais plutôt contente de me rendre compte que je pourrais effectivement en parler à mon retour, que je n'allais pas rentrer chez moi dans le silence et le néant, à ressasser pendant des jours et des jours les tensions dans ma famille.

Mais au lieu de l'avouer à Jack, je lui dis :

— Bonne nuit.

Je l'entendis répondre tandis que je reposai le combiné. Nous avons toujours du mal à mettre un terme à nos conversations.

Il y a deux villes nommées Montrose, en Arkansas. Le lendemain, je me rendis dans celle qui avait des magasins.

Depuis que je ne travaillais plus pour les Winthrop, j'avais plus de temps libre que je ne pouvais me le permettre : c'était la seule raison pour laquelle j'avais écouté Carlton quand il m'avait proposé de faire une apparition dans la parade de Noël. Jusqu'à ce que de nouveaux clients optent pour mes services, j'avais deux matinées disponibles par semaine. Ce matin-là, j'étais allée m'entraîner chez Body Time (c'était le jour des triceps), j'étais rentrée me laver et me changer, et je m'étais arrêtée au bureau du journal local de Shakespeare pour passer une annonce (« Offrez à votre femme ce qu'elle souhaite secrètement pour Noël : une aide ménagère. »)

Et me voilà dans les boutiques, obligée d'écouter contre mon gré – une fois de plus – les chants de Noël enregistrés, entourée de personnes qui faisaient leurs achats avec une sorte d'exaltation. J'étais sur le point de faire ce que je détestais plus que tout : dépenser de l'argent alors que je n'en avais que peu, et le dépenser en vêtements.

Dans ce que je considérais comme ma vie antérieure, la vie de planificatrice dans une entreprise de nettoyage que j'avais laissée à Memphis, j'avais eu une sacrée penderie. Dans cette vie, j'avais eu de longs cheveux bruns et mes bras tremblaient dès que

je soulevais plus de deux haltères de neuf kilos. Et j'avais également été d'une naïveté incroyable. Je croyais que toutes les femmes étaient des femmes, sous la peau, et que sous la couche de conneries, les hommes étaient fondamentalement décents et honnêtes.

Ce souvenir m'arracha un bruit de dégoût involontaire, et la femme aux cheveux blancs qui était assise sur le banc à moins d'un mètre me dit :

— Oui, c'est légèrement étouffant au bout d'un mois n'est-ce pas ?

Je me tournai pour la regarder. Petite et trapue, elle avait choisi de porter un pull de Noël avec des rennes brodés et un pantalon vert. Ses chaussures auraient pu porter le slogan « le confort optimal du marcheur ». Elle me sourit. Elle était seule, comme moi, mais elle avait beaucoup plus à dire.

— Ils ont lancé la saison des ventes tellement tôt, et les boutiques ont installé leurs décorations presque avant d'avoir enlevé celles de Halloween ! Ça vous gâche totalement l'ambiance, n'est-ce pas !

— Oui, admis-je.

Je me tournai de nouveau pour jeter un coup d'œil dans la vitrine et voir mon reflet... juste pour vérifier. Oui, j'étais Lily, nouvelle version, les cheveux courts et blonds, les muscles comme des bandes dures et élastiques, prudente et alerte. Les étrangers avaient généralement tendance à adresser leurs remarques à quelqu'un d'autre que moi.

— C'est une honte ce qu'on fait de Noël, dis-je à la vieille femme avant de m'éloigner.

Je sortis la liste de mon sac. Elle ne réduirait jamais si je ne prenais pas la peine d'effectuer un premier

achat qui me permettrait de rayer quelque chose. Ma mère avait soigneusement listé toutes les activités et animations qui ponctueraient les préparatifs du mariage et avait mis des astérisques devant celles auxquelles je devais absolument assister. Elle avait ajouté des notes quant à la tenue à arborer, au cas où j'aurais oublié ce qui convenait à la société de Bartley.

Je devinais, écrite à l'encre invisible, la requête tacite que j'honore ma sœur en portant des vêtements corrects et que je fasse un effort pour être « sociable ».

J'étais une adulte, trente et un ans. Je n'étais pas suffisamment puérile, ou folle, pour mettre mes parents et Varena mal à l'aise en portant une tenue inappropriée ou en ayant un comportement déplacé.

Mais alors que j'entrai dans la meilleure boutique du centre commercial, que j'observai les innombrables portants de vêtements, je me sentis complètement désorientée. Il y avait beaucoup trop de choix pour une femme qui avait simplifié sa vie au maximum. Une vendeuse vint me demander si j'avais besoin d'aide, et je secouai la tête.

Cette paralysie était humiliante. Je me remuai les méninges. Je pouvais le faire. Il me fallait...

— Lily, dit une voix chaude et profonde.

Je relevai la tête, de plus en plus haut, jusqu'à rencontrer le visage de mon ami Bobo Winthrop. Son expression avait perdu le côté enfantin qui l'avait rendu si agréable. Il avait maintenant dix-neuf ans.

Sans réfléchir, je passai mes bras autour de lui. Lors de notre dernière entrevue, il était impliqué dans une tragédie familiale qui avait déchiré le clan

Winthrop. On l'avait alors transféré dans une université hors de l'État, quelque part en Floride. Il semblait en avoir profité : il était bronzé et avait visiblement perdu un peu de poids.

Il me serra dans ses bras avec encore plus d'empressement. Puis, quand je reculai pour le regarder de nouveau, il me déposa un baiser sur la joue, mais fut suffisamment avisé pour arrêter avant que ça ne devienne gênant.

— Tu as quitté l'école pour les vacances ? demandai-je.

— Oui, et ensuite, je reviens ici, à l'Université de l'Arkansas.

Cette dernière possédait un grand campus à Montrose, même si la plupart des jeunes lui préféraient le plus grand établissement situé à Fayetteville, sur la branche de Little Rock.

Nous échangeâmes un regard, approuvant ainsi tous deux tacitement l'idée de passer sous silence les raisons qui avaient poussé Bobo à quitter l'État pendant un temps.

— Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui, Lily ? Tu ne travailles pas ?

— Non, répondis-je brièvement, en espérant qu'il n'allait pas m'obliger à expliquer le fait que sa mère ne m'employait plus, désormais, et qu'en conséquence, j'avais perdu quelques autres clients.

Il m'adressa un regard que je ne pouvais décrire que comme évaluateur.

— Et tu fais du shopping ?

— Ma sœur se marie. Je dois rentrer chez moi pour la cérémonie et les réjouissances qui précèdent l'événement.

— Donc, tu es ici pour trouver une tenue, dit Bobo en m’observant une minute de plus. Et tu n’aimes pas faire du shopping.

— Exactement, répondis-je tristement.

— Tu dois aller à une soirée de remise des cadeaux ?

— J’ai une liste, lui précisai-je, bien consciente du ton lugubre de ma voix.

— Fais-moi voir ça.

Je lui tendis la feuille.

— Une soirée cadeaux... non deux. Un dîner. Plus le dîner de répétition. Et le mariage. Tu es demoiselle d’honneur ?

Je hochai la tête.

— Donc c’est elle qui a ta robe ?

Je hochai de nouveau la tête.

— Alors de quoi tu as besoin ?

— J’ai un joli tailleur noir, dis-je. (Bobo me regarda, dans l’expectative.) C’est tout.

— Oh, waouh, Lily, reprit-il d’un ton qui lui redonnait soudain son âge. Tu n’as jamais fait de shopping ou quoi ?

Ce soir-là, j’étais mes nouveaux achats sur mon lit. J’avais dû utiliser ma carte de crédit, mais tout ce que j’avais trouvé pourrait me servir pendant longtemps.

Un joli pantalon noir bien coupé. Pour l’une des soirées, j’allais l’assortir à une veste en satin doré et un chemisier en soie blanc cassé. Pour la deuxième, je le porterais avec un haut en soie bleu électrique et une veste noire. Je pourrais mettre les chaussures qui allaient avec le tailleur noir ou la paire de ballerines

en cuir bleu que j'avais achetée. Et mon beau tailleur noir serait parfait pour le dîner de répétition. Pour la cérémonie, j'avais une robe blanche sans manches, que je pouvais porter l'hiver avec une veste noire, et seule en été. J'avais la base de chaque tenue, et j'avais aussi acheté une paire de boucles d'oreilles en or et une broche en or. Je possédais déjà des boucles en diamants et une broche droite, en diamants également, que j'avais héritée de ma grand-mère.

Tout ceci grâce aux conseils de Bobo.

— Toi, tu dois lire les magazines de filles d'Amber Jean, l'avais-je accusé.

Bobo avait une jeune sœur.

— Nan. C'est la seule sagesse que j'ai à offrir, en matière d'achats : tout doit aller ensemble et être coordonné. J'imagine que je tiens ça de ma mère. Elle a des portants entiers de vêtements qu'elle peut combiner et associer.

J'aurais dû m'en souvenir. Je mettais de l'ordre dans la penderie de Beanie Winthrop deux fois par an.

— Est-ce que tu es retourné vivre chez tes parents ? lui avais-je demandé alors qu'il allait partir.

J'hésitais quelque peu à poser à Bobo des questions qui pouvaient se rapporter à sa famille, tant la situation des Winthrop était compliquée.

— Non. J'ai un appartement ici. Sur Chert Avenue. Je viens d'emménager, pour être prêt pour le semestre de printemps.

Bobo avait rougi et pour la première fois, il avait semblé embarrassé.

— J'essaie de passer un peu de temps à la maison, pour que ma famille ne se sente pas trop... abandonnée, avait-il repris en passant ses doigts dans ses

cheveux blonds ébouriffés. Et toi, comment tu vas ?
Tu vois toujours ce détective privé ?

— Ouais.

— Tu t'entraînes toujours ? avait-il ajouté à la hâte pour s'éloigner du terrain dangereux.

J'avais hoché la tête.

Il m'avait de nouveau serrée dans ses bras avant de reprendre ses courses, quelles qu'elles soient, me laissant avec une vendeuse nommée Marianna. Elle s'était approchée quand Bobo m'avait rejointe, et maintenant que ce dernier était parti, elle était coincée avec moi.

Une fois surmonté mon choc à la vue des étiquettes, il devint presque agréable d'avoir des vêtements neufs. Je coupai lesdites étiquettes et accrochai mes nouveaux achats dans la penderie de ma chambre, en espaçant les cintres pour ne pas froisser les affaires. Quelques jours plus tard, je me surpris à regarder les tenues de temps en temps, en ouvrant la porte du placard avec méfiance, comme si mes nouveaux habits pouvaient s'en être retournés au magasin.

J'avais toujours été très prudente avec le maquillage et avec mes cheveux. Je prends soin de me raser les jambes pour qu'elles soient toujours aussi douces que les fesses d'un bébé. J'aime savoir à quoi je ressemble ; j'aime contrôler mon aspect. Mais je ne veux pas que les gens se retournent sur mon passage, je ne veux pas que les gens me remarquent. Les jeans et les pulls que je porte pour faire le ménage, donner le bain aux chiens, faire les courses d'après des listes

qu'on me donne, eh bien, ils me servent de camouflage. Un camouflage pratique et bon marché.

Mais avec mes nouveaux vêtements sur le dos, les gens allaient me regarder.

Agitée par tous ces changements, par la perspective d'aller à Bartley, je me plongeai dans le travail. Je nettoie toujours le cabinet de Carrie Thrush le samedi. Cette dernière m'avait fait savoir qu'elle voulait que je vienne plus souvent, mais je voulais m'assurer que ce n'était pas parce qu'elle me croyait en difficulté financière. La pitié ne doit pas avoir sa place dans le travail, ni dans l'amitié.

J'avais encore la maison des Drinkwater, l'agence de voyage et le bureau du Dr Sizemore. Je m'occupais toujours de l'appartement de Deedra Dean et je faisais quelques heures supplémentaires pour Mme Rossiter, qui s'était cassé le bras en promenant Durwood, son vieux cocker. Mais ça ne suffisait pas.

On m'avait confié la décoration de deux sapins de Noël pour des bureaux : j'avais fait du bon boulot pour l'un, et un travail véritablement remarquable pour l'autre, ce qui me procurait une publicité très visible étant donné que l'arbre trônait à la chambre du commerce. Pour celui-ci, j'avais utilisé des oiseaux et des fruits, et les couleurs chaudes et discrètes associées aux lumières soigneusement dissimulées donnaient au sapin une allure plus paisible et chaleureuse que tous les autres que j'avais pu voir en ville.

Je m'étais désabonnée du journal de Little Rock pour réduire mes dépenses, le temps que ma liste de

clients s'étoffe. Je me trouvais donc dans le bureau du Dr Sizemore, un mardi après-midi, quand je vis l'édition du dimanche, pliée en deux. Je la ramassai pour la jeter dans la poubelle de recyclage quand mon regard tomba sur le titre de l'article : « Crimes non résolus synonymes de Fêtes gâchées. » Le papier datait du surlendemain de Thanksgiving, ce qui voulait dire que l'un des employés l'avait posé quelque part et retrouvé quand l'heure était venue de faire le ménage de Noël.

Je me laissai tomber sur l'accoudoir de l'un des fauteuils de la salle d'attente pour parcourir les trois premiers paragraphes.

Dans son effort annuel qui consistait à dénicher un maximum d'histoires en lien avec Noël, la *Gazette démocrate de l'Arkansas* avait recueilli les témoignages de familles dont un membre avait été assassiné (si le meurtre n'était pas résolu) ou enlevé (si la personne disparue n'avait pas été retrouvée).

Jamais je n'aurais continué à lire l'article, étant donné que ce genre de choses me rappelle trop de mauvais souvenirs, si je n'avais pas vu la photo du bébé.

Voilà ce que disait la légende : « Summer Dawn Macklesby à l'époque de sa disparition. Summer a disparu depuis près de huit ans. »

C'était un nourrisson sur la photo, âgé peut-être d'une semaine. Elle avait un petit nœud en dentelle dans les cheveux, attaché je ne sais comment à une minuscule mèche de cheveux.

Même si je savais que c'était une mauvaise idée, je me surpris à chercher le nom de la petite dans la colonne de texte. Il me sauta aux yeux vers le milieu

de l'article, après le passage sur la mère de trois enfants qui avait été abattue devant un distributeur de billets le soir de Noël, et celui sur l'employée d'une supérette, sur le point de se marier, qui s'était fait violer et tuer à coups de couteau le jour de son anniversaire, à Thanksgiving.

« Il y a huit ans aujourd'hui, Summer Dawn Macklesby a été enlevée dans son siège bébé, alors qu'elle se trouvait dans la véranda de la maison de ses parents, dans la banlieue de Conway », commençait la phrase. « Teresa Macklesby, qui se préparait à aller faire des courses, a laissé son nourrisson dans la véranda le temps d'aller chercher dans la maison un paquet qu'elle voulait envoyer avant Noël. Pendant qu'elle se trouvait à l'intérieur, le téléphone a sonné et, même si Macklesby est certaine de s'être absentée moins de cinq minutes, le temps qu'elle retourne dans la véranda, Summer Dawn avait disparu. »

Je fermai les yeux. Je pliai le journal pour ne pas lire la suite et allai le jeter à la poubelle comme s'il était contaminé par le chagrin et la douleur atroce contenus dans ce récit partiel.

Cette nuit-là, j'éprouvai le besoin d'aller marcher.

Certaines nuits, le sommeil me jouait un sale tour et m'échappait totalement. Dans ces cas-là, peu importait mon état de fatigue, peu importait l'énergie dont j'avais besoin le lendemain, il fallait que je marche. Bien que ces épisodes fussent moins fréquents que l'année précédente, ils survenaient encore peut-être une fois toutes les deux semaines.

Parfois, je m'assurais que personne ne me voie. Parfois je marchais en plein milieu de la route. Mes pensées étaient rarement agréables dans ces moments, et

pourtant, mon esprit ne pouvait pas être en paix tant que mon corps ne l'était pas.

C'est une chose que je n'ai jamais comprise.

Après tout, je me disais souvent que le Pire était déjà arrivé. Je n'avais plus besoin d'avoir peur.

Est-ce que tout le monde n'attend pas le Pire ? C'est le cas de toutes les femmes que j'ai rencontrées. Peut-être que les hommes ont leur version du Pire eux aussi, et qu'ils ne l'admettent pas. Le Pire qui puisse arriver à une femme, bien sûr, c'est l'enlèvement, le viol, l'agression au couteau ; l'abandon, le corps en sang, un objet de dégoût et de pitié pour ceux qui la trouvent, qu'elle soit morte ou vivante.

Eh bien, tout ceci m'était arrivé.

Puisque je n'étais pas mère, je n'avais jamais eu à imaginer d'autres catastrophes. Mais ce soir, il me semblait qu'il y avait peut-être pire. Le Pire serait que l'on kidnappe son bébé. Le Pire, ce serait des années passées à imaginer le squelette de cet enfant gisant dans la boue au fond d'un fossé, ou cet enfant vivant et brutalisé sans relâche par une espèce de monstre.

Sans savoir.

Grâce à ce coup d'œil au journal, j'avais maintenant matière à réfléchir.

J'espérais que Summer Dawn Macklesby était morte. J'espérais qu'elle était morte dans l'heure suivant son enlèvement. Et j'espérais qu'elle était inconsciente durant cette heure. Alors que je marchais sans but dans la nuit froide, c'était, selon moi, le meilleur scénario souhaitable.

Bien sûr, il était possible qu'un couple d'amoureux, qui voulait désespérément une petite fille, ait simplement ramassé Summer Dawn, lui ait acheté tout ce

dont elle avait besoin, l'ait inscrite dans une excellente école et l'ait parfaitement élevée.

Mais je ne pensais pas qu'une histoire comme celle de Summer Dawn pouvait avoir une fin heureuse, tout comme je ne pensais pas que chaque être humain était fondamentalement bon. Je ne pensais pas que Dieu nous donnait des compensations pour nos malheurs. Je ne pensais pas que quand une porte se fermait, une autre s'ouvrait.

À mon avis, tout ça, c'était des conneries.

Pendant mon voyage à Bartley, j'allais manquer quelques cours de karaté. Et la salle serait fermée la veille de Noël, le jour même et le lendemain. En contrepartie, je pourrais peut-être faire un peu de gym suédoise dans ma chambre ? Et ce ne serait pas un mal de laisser reposer mon épaule endolorie. Tout en faisant mes bagages, j'essayais donc d'arrêter de me plaindre. Je ne pouvais pas échapper à ce séjour, et je devais même relever ce défi avec classe.

Sur la route pour Bartley, un trajet de trois heures vers l'est et légèrement au nord de Shakespeare, j'essayai de provoquer en moi une sorte d'excitation agréable à la perspective de cette visite.

Tout aurait été plus simple si je détestais mes parents. Mais je les adorais.

Ce n'était absolument pas leur faute si mon enlèvement, mon viol et la mutilation dont j'avais été victime avaient provoqué une véritable fureur médiatique qui avait bouleversé ma vie, et la leur, plus encore qu'elle ne l'était déjà.

Et ce n'était absolument pas leur faute si aucune des personnes avec qui j'avais grandi ne semblait capable de me traiter comme quelqu'un de normal, après ce second viol, public, sous les projecteurs de la presse et des caméras de télévision.

Ce n'était pas non plus leur faute si mon petit ami, que je fréquentais depuis deux ans à l'époque, avait arrêté de me voir quand la presse avait détourné son attention de lui.

Rien de tout cela n'était leur faute – ni la mienne – mais nos relations s'en étaient trouvées altérées de manière définitive. Mon père et ma mère ne pouvaient pas me regarder sans penser à ce qui m'était arrivé. Ils ne pouvaient pas me parler sans essayer d'égayer à l'extrême la conversation la plus banale. Mon unique sœur, Varena, qui avait toujours été plus détendue et plus souple que moi, n'avait jamais compris pourquoi je ne m'en étais pas remise plus rapidement et pourquoi je n'avais pas repris le cours de ma vie comme avant ; mes parents, eux, ne savaient pas comment communiquer avec la femme que j'étais devenue.

Lasse de me démener à travers ce qui, selon moi, était un véritable labyrinthe émotionnel, je fus presque heureuse de voir apparaître la périphérie de Bartley – les tristes maisons branlantes et les petites entreprises qui encomrent l'entrée de toute ville modeste.

Puis je dépassai la station-service où mes parents venaient faire le plein, le teinturier chez qui Maman emmenait ses manteaux ; je dépassai l'église presbytérienne qu'ils avaient fréquentée toute leur vie, où ils s'étaient fait baptiser, s'étaient mariés et avaient

baptisé leurs filles, et à côté de laquelle ils seraient enterrés.

Je tournai dans la rue familière. Au pâtre de maisons suivant, la maison dans laquelle j'avais grandi apparut, revêtue de son manteau d'hiver. Les rosiers avaient été taillés. L'herbe douce du grand jardin était blanchie par le gel. La demeure trônait au milieu de son grand terrain, entourée par les massifs de rosiers de mon père. Une immense couronne de Noël, faite de vignes nouées ensemble, ainsi que le sapin étaient visibles à travers la grande fenêtre panoramique du salon. Papa et Maman avaient repeint la maison quand Varena et Dill s'étaient fiancés, pour qu'elle soit d'un blanc éclatant pour les festivités de mariage.

Je me garai du côté de l'allée où mes parents avaient coulé une plaque en béton quand Varena et moi avions commencé à conduire. Des amis passaient sans arrêt nous voir et mes parents en avaient eu assez de retrouver leurs propres véhicules bloqués chaque fois par les autres.

Je descendis de voiture et observai la maison un bon moment, en étirant mes jambes après ce long trajet. Elle me semblait immense, à l'époque où j'y vivais. J'ai toujours estimé avoir eu beaucoup de chance de grandir dans cet endroit.

Aujourd'hui, je voyais une habitation assez typique des années cinquante, avec un double garage, un salon, un coin repas, une grande cuisine, une salle à manger et trois chambres, deux salles de bains.

Mon père s'était installé un atelier au fond du garage – bien qu'il n'y ait jamais fait quoi que ce soit, mais les hommes avaient besoin d'un atelier. Tout comme il y avait une machine à coudre dans un coin

de la chambre de mes parents, car une femme se doit de posséder ce type d'objets – bien que ma mère n'ait jamais cousu autre chose qu'un ourlet arraché. Et nous, les Bard, avons un service d'argenterie familial complet – sans avoir jamais pris nos repas dedans. Un jour à venir, Varena et moi irions nous partager ce service, et la responsabilité nous reviendrait de continuer d'en prendre soin. Cette argenterie lourde et ouvragée, qui était trop délicate et trop difficile à utiliser.

J'attrapai ma valise et mon sac à main sur la banquette arrière et me dirigeai vers la porte d'entrée. Mes pieds semblaient s'alourdir à chaque pas.

J'étais à la maison.

Ce fut Varena qui ouvrit la porte, et nous nous dévisageâmes un instant avant de tenter une étreinte.

Varena avait bonne mine.

C'était moi la plus jolie quand nous étions petites. J'avais les yeux plus bleus, un nez plus droit, des lèvres plus pleines. Mais ça n'a plus vraiment de sens pour moi, désormais. Je pense que Varena, elle, y accorde toujours beaucoup d'importance. Elle a des cheveux longs et naturellement plus auburns que les miens ne l'étaient. Elle porte des lentilles de contact bleues, ce qui intensifie la couleur de ses yeux de manière presque étrange. Elle a un nez légèrement retroussé et doit faire environ cinq centimètres de moins que moi, avec plus de seins et plus de fesses.

— Tout se passe comme tu veux pour le mariage ? demandai-je.

Elle ouvrit de grands yeux et fit trembler ses mains : « sur les nerfs ».

Derrière elle, je distinguai les tables qu'on avait installées pour accueillir les cadeaux.

— Waouh, dis-je en secouant la tête pour bien exprimer mon admiration.

Il y avait trois longues tables (j'étais certaine que mes parents les avaient empruntées à l'église) recouvertes de nappes d'une blancheur éclatante dont chaque centimètre carré était occupé par des produits de consommation : verres à vin, serviettes en tissu et nappes, porcelaine, argenterie – encore de l'argenterie –, vases, coupe-papiers, albums photo, couteaux et planches à découper, grille-pain, couvertures...

— Les gens sont si gentils, dit Varena, et je sus immédiatement que c'était un automatisme ; elle le pensait sûrement, mais j'étais certaine qu'elle le répétait sans fin aux visiteurs.

— Eh bien, personne n'a jamais eu à dépenser quoi que ce soit pour nous, non ? fis-je remarquer en haussant les sourcils.

Ni Varena ni moi ne nous étions jamais mariées, contrairement à notre entourage de l'époque du secondaire, qui était aujourd'hui deux fois divorcé.

Ma mère entra dans le salon. Elle était pâle, mais elle l'est toujours, comme moi. Varena aime bronzer, et mon père l'est inévitablement ; son passe-temps favori, ou presque, consiste à travailler dans le jardin.

— Oh, ma chérie ! s'exclama ma mère avant de me serrer contre elle.

Ma mère est plus petite que moi, les os minces, les cheveux d'un blond si pâle qu'ils paraissent presque blancs. Elle a les yeux bleus, comme tous les membres de la famille, mais ils semblent perdre de leur éclat depuis les cinq ou six dernières années. Elle n'a

jamais eu besoin de porter de lunettes, son ouïe est excellente et elle a vaincu un cancer du sein il y a dix ans. Elle ne porte absolument pas de vêtements tendance ou chic, mais n'a jamais l'air ringard pour autant.

Les mois, les années semblèrent s'évanouir. C'était comme si je les avais quittés la veille.

— Où est Papa ? demandai-je.

— Il est parti à l'église chercher une autre table, expliqua Varena en essayant de ne pas sourire trop largement.

Ma mère elle-même cessa de sourire.

— Il est très impliqué dans les préparatifs du mariage ?

— Tu le connais, répondit Varena. Il adore ça. Il attendait ça depuis des années.

— Ce sera le mariage de la décennie à Bartley, dis-je.

— Eh bien, commença Varena, tandis que nous empruntons le couloir pour rejoindre mon ancienne chambre, si Mme Kingery peut venir, ça se pourrait bien.

Sa voix avait un ton légèrement pleurnichard, monotone, comme si ce sujet d'angoisse datait tellement qu'elle en avait épuisé toute émotion.

— La mère de Dill pourrait ne pas venir ? demandai-je, incrédule. Elle est vraiment vieille et malade... ou quoi ?

Ma mère soupira.

— Nous n'arrivons pas vraiment à comprendre où est le problème, expliqua-t-elle.

Son regard flotta dans le vide un instant, comme si l'explication du comportement de la future belle-mère

de Varena était écrite sur la pelouse de l'autre côté de la fenêtre.

Varena avait pris mon sac à main et ouvert le placard pour suspendre les cintres. Je posai ma valise sur le triple buffet qui avait fait ma joie et ma fierté quand j'avais seize ans. Varena me jeta un regard pardessus son épaule.

— Je pense, dit-elle, que Mme Kingery adorait tellement la première femme de Dill qu'elle ne supporte peut-être pas de la voir remplacée. Tu sais, avec leur fille Anna, tout ça.

— Il me semble qu'elle devrait se réjouir qu'Anna soit sur le point d'avoir une belle-mère si gentille, répliquai-je, même si en réalité, je n'avais aucune idée du genre de belle-mère que Varena allait être.

— Ce serait plus sensé, dit ma mère en soupirant. Mais je n'en sais rien, et c'est délicat à demander de but en blanc.

Moi, je pouvais. Mais je savais qu'ils ne voudraient pas.

— Elle va devoir venir à la répétition, non ?

Ma mère et ma sœur échangèrent un regard inquiet.

— Oui, je pense, répondit Varena. Mais Dill n'arrive pas à me dire ce qu'elle fera.

La mère de Dill (Dillard) Kingery vivait toujours dans la ville natale de ce dernier, Pine Bluff, me semblait-il.

— Ça fait combien de temps que tu sors avec Dill ? demandai-je.

— Sept ans, répondit ma sœur avec un sourire radieux.

Cette question aussi lui avait manifestement été posée un nombre incalculable de fois depuis que Dill et elle avaient annoncé leurs fiançailles.

— Dill est plus vieux que toi ?

— Oui, il est même plus vieux que toi, précisa ma mère.

Certaines choses ne changent jamais.

La voix de mon père nous parvint de la porte d'entrée.

— Est-ce que quelqu'un peut venir m'aider avec ce foutu machin ? cria-t-il.

J'y arrivai la première.

Mon père, qui est trapu, petit, et aussi chauve qu'une boule de billard, avait réussi à descendre la longue table du plateau arrière de son pick-up pour la traîner jusqu'à la porte d'entrée, mais il avait absolument besoin d'aide pour la hisser en haut des marches.

— Hé, c'est mon petit oiseau ! s'exclama-t-il avec un sourire rayonnant.

Je me dis que ce sourire allait bien vite disparaître et embrassai donc mon père tant que je le pouvais. Puis je soulevai la table, qu'il avait calée contre la rampe en fer qui bordait les marches du perron.

— Tu es sûre que ce n'est pas trop lourd pour toi ? s'inquiéta Papa.

Il avait toujours eu l'impression que l'agression dont j'avais été victime m'avait rendue faible intérieurement, que j'étais désormais fragile, de manière invisible. Le fait que je puisse soulever des barres de cinquante kilos n'y changeait rien.

— Ça va très bien.

Il souleva l'arrière de la table, qui avait des pieds en métal pliables pour un transport plus facile. Après quelques manœuvres, nous la portâmes jusque dans le salon. Tandis que je la tenais sur le côté, il tira

les pieds et les bloqua. Puis nous fîmes pivoter la table pour la mettre droite. Pendant tout ce temps, il ne cessa de s'inquiéter que j'en fasse trop ou que je me fasse mal.

Je commençai à sentir cette sensation de pression et de chaleur derrière mes yeux.

Ma mère apparut juste à temps avec une nouvelle nappe d'un blanc immaculé. Elle la déplia sans rien dire. Je m'emparai de l'extrémité et nous la tendîmes sur la table. Mon père ne cessait de parler, du nombre de cadeaux que Dill et Varena avaient reçus, du nombre d'invitations qu'ils avaient envoyées, du nombre de réponses positives, de la réception...

Je l'observai discrètement tandis que nous déplaçons sur la nouvelle table quelques-uns des innombrables présents entassés. Papa n'avait pas bonne mine. Son visage paraissait plus rouge que d'habitude, ses jambes semblaient le faire souffrir et ses mains tremblaient légèrement. Je savais qu'on lui avait diagnostiqué une pression sanguine trop élevée et de l'arthrite.

Il y eut un silence assez étrange quand notre tâche fut accomplie.

— Viens avec moi à l'appartement pour que je te montre la robe, proposa Varena.

— D'accord.

Nous montâmes dans la voiture de Varena pour nous rendre chez elle, un petit logement jaune adossé à la grande et vieille maison jaune dans laquelle, m'expliqua Varena, Emory et Meredith Osborn vivaient avec leur petite fille et leur nouveau-né.

— Quand les Osborn ont acheté cette maison à la vieille Mme Smitherton – elle a dû aller au Manoir

Dogwood, je ne te l'ai pas dit ? – j'avais peur qu'ils augmentent le loyer, mais ils ne l'ont pas fait. Je les aime bien tous les deux, même si je ne les vois pas très souvent. La petite est mignonne, elle a toujours un nœud dans les cheveux. Elle joue avec Anna, parfois. Meredith garde Anna et la petite des O'Shea après l'école, de temps en temps.

Il me semblait me souvenir qu'il s'agissait du pasteur presbytérien et sa femme. Ils étaient arrivés après mon départ pour Shakespeare.

Varena bavardait, comme si elle mourait d'impatience de me donner tous les détails de sa vie. Ou comme si elle était mal à l'aise avec moi.

Nous nous engageâmes dans l'allée et dépassâmes la grande maison pour nous garer devant celle de Varena. C'était une réplique miniature de la plus grande, avec un revêtement extérieur jaune pâle, des volets vert foncé et des moulures blanches.

Une petite fille était en train de jouer dans le jardin, plutôt maigre, avec de longs cheveux bruns. Effectivement, elle portait un nœud chic, vert et rouge, au-dessus de sa frange. Par cette froide journée, elle était vêtue d'un survêtement, d'un manteau et d'un cache-oreilles, mais elle semblait tout de même frissonner. Elle fit un signe à Varena quand cette dernière descendit de voiture.

— Bonjour, mademoiselle Varena, s'exclama-t-elle poliment.

Elle tenait un ballon dans les mains. Quand j'ouvris la portière passager, elle me regarda avec curiosité.

— Eve, voici ma sœur, Lily, déclara Varena en se tournant vers moi. Eve aussi a une toute nouvelle petite sœur.

— Comment s'appelle-t-elle ? demandai-je, puisque ça semblait tout indiqué.

Je ne suis jamais à l'aise avec les enfants.

— Jane Lilith, marmonna Eve.

— C'est joli, dis-je, ne sachant quoi dire d'autre.

— Est-ce que ta sœur fait une sieste en ce moment ? demanda Varena.

— Oui, et Maman aussi, répondit tristement la petite.

— Entre et viens voir ma robe, proposa Varena.

Eve sembla littéralement s'illuminer. Ma sœur avait l'air douée avec les enfants. Nous nous dirigeâmes vers la maison de cette dernière et la suivîmes dans sa chambre. La penderie était ouverte et la robe de mariée, enveloppée dans du plastique, était suspendue sur un cintre spécial accroché au sommet de la porte.

Eh bien, elle était blanche, comme une robe de mariée.

— Elle est magnifique, dis-je instantanément.

Je ne suis pas stupide.

Eve était émerveillée.

— Ooooooh, souffla-t-elle.

Varena se mit à rire et, alors que je la regardai à la dérobée, je vis combien son visage était chaleureux et enthousiaste, combien elle semblait naturelle et facile à vivre.

— Je suis ravie qu'elle te plaise, dit-elle avant de parler à l'enfant d'une manière tout à fait normale qui me dépassait totalement.

— Tu peux me soulever pour que je voie l'étoile ? demanda Eve à Varena.

Je tournai les yeux dans la direction qu'indiquait la petite. Le voile, des mètres et des mètres de voile, attaché à une sorte de diadème élaboré, se trouvait dans un sac séparé suspendu à celui qui enveloppait la robe.

— Oh, ma chérie, tu es trop grande pour que je te porte, dit Varena en secouant la tête.

Je sentis mes sourcils se hausser. Était-il possible que Varena ne puisse pas soulever cette petite fille ? J'évaluai son poids. Trente-cinq kilos, maximum. Je m'accroupis, posai mes mains autour de ses hanches et la soulevai.

Eve fit un petit bruit de surprise mêlé de plaisir. Elle se tourna pour baisser la tête vers moi.

— Tu vois ? demandai-je.

Eve contempla avec des yeux rêveurs le voile et la tiare étincelante de paillettes pendant une minute ou deux.

— Tu peux me reposer maintenant, dit-elle au bout d'un moment et je m'exécutai avec douceur.

La fillette se retourna pour m'adresser un long regard évaluateur.

— Tu es très forte, dit-elle d'un ton admirateur. Je parie que personne ne t'embête !

Je pus presque sentir le goût du silence soudain de Varena.

— Non, répondis-je à la petite. Plus personne ne m'embête, maintenant.

Le petit visage d'Eve devint songeur. Elle remercia Varena de lui avoir montré la robe et le voile avec une politesse irréprochable, mais elle sembla presque distraite quand elle déclara qu'elle ferait mieux de rentrer chez elle.

Varena reconduisit Eve.

— Oh, Dill est là ! s'exclama-t-elle gaiement.

J'observai la robe vaporeuse pendant un instant avant de suivre Varena dans le salon.

Je connaissais Dill Kingery depuis qu'il avait emménagé à Bartley. Il commençait tout juste à fréquenter ma sœur quand ma vie avait implosé. Il avait été d'un grand soutien pour elle à cette époque, quand la famille entière avait eu besoin de toute l'aide possible.

Ils étaient restés ensemble depuis lors. Ils avaient mis du temps à s'engager, assez pour que Varena ait droit à sa dose de taquineries de la part de ses collègues au minuscule hôpital de Bartley.

En voyant Dill maintenant, je me demandai pourquoi il avait autant traîné. À mon avis, il n'avait jamais battu une femme à coups de matraque. Dill était parfaitement charmant et agréable, mais on ne se retournait pas non plus sur lui dans la rue. Le fiancé de ma sœur avait des cheveux clairsemés couleur sable, de séduisants yeux bruns, des lunettes et un sourire jovial. Sa fille, Anna, était une fillette maigrelette de huit ans, avec des cheveux bruns épais qui lui arrivaient aux épaules et plus clairs que ceux de son père. Elle avait les mêmes yeux et le même sourire que lui. Dill nous avait confié que sa mère était morte quand la petite devait avoir dix-huit mois, dans un accident de voiture.

J'observai Anna enlacer Varena. Elle était sur le point de rejoindre Eve pour s'amuser avec elle quand Dill l'interrompt.

— Dis bonjour à tante Lily, dit-il fermement.

— Salut tante Lily, lança Anna en agitant nonchalamment la main. Est-ce que je peux aller jouer avec Eve, Papa ?

— Oui ma chérie, répondit-il, et les deux fillettes sortirent en courant tandis qu'il se retournait pour me serrer dans ses bras.

J'étais obligée d'en passer par là, alors je me laissai faire, mais je ne suis pas du genre à toucher les gens par plaisir. Et je ne m'étais pas encore tout à fait remise de mon statut de « tante Lily ».

Dill me posa les questions habituelles destinées à quelqu'un que l'on n'a pas vu depuis un moment, et je parvins à lui répondre poliment. J'étais déjà crispée alors qu'il ne s'était encore rien passé pour me mettre dans cet état. Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Je tournai la tête vers la fenêtre pendant que Dill et ma sœur discutaient du programme de la soirée. Je compris que Dill participait à son dîner de célibataires, tandis que Maman et moi allions à l'enterrement de vie de jeune fille de Varena.

Alors que j'observais les deux fillettes qui jouaient devant la maison en se lançant un ballon en mousse et courant comme des folles, j'essayai de trouver des souvenirs semblables avec Varena. On devait bien avoir fait ce genre de choses ? Mais je fus incapable de me rappeler quoi que ce soit.

Sans me le demander, Dill déclara à Varena qu'il allait me ramener chez mes parents pour qu'elle puisse commencer à se préparer. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Si Varena avait besoin de trois heures de préparation pour une soirée, à mon avis, elle avait besoin d'aide. Mais elle sembla ravie de la proposition de Dill, et j'allai donc l'attendre à côté de

sa Bronco. Une petite femme toute fine était sortie de la grande maison pour appeler Eve.

— Hey, dit-elle quand elle me remarqua.

— Bonjour, dis-je.

Eve arriva en courant, Anna sur ses talons.

— C'est la sœur de Varena, Maman, déclara-t-elle. Elle est venue pour le mariage. Mlle Varena m'a montré sa robe et Mlle Lily m'a soulevée pour que je puisse voir le voile. Tu peux pas imaginer comme Mlle Lily est forte ! Je suis sûre qu'elle peut soulever un cheval !

— Oh, mon Dieu, dit la mère d'Eve, un sourire illuminant son mince visage. Je ferais mieux de dire bonjour alors. Je suis la mère d'Eve, comme vous l'avez compris, j'imagine. Meredith Osborn.

— Re-bonjour, dis-je. Lily Bard.

Cette femme venait d'avoir un bébé, d'après Varena, mais elle n'était pas plus grosse qu'un enfant lui-même. Perdre son « poids de grossesse » n'allait pas être un problème pour Meredith Osborn. Elle ne devait pas avoir plus de trente et un an, mon âge, elle était même peut-être plus jeune.

— Est-ce que tu peux nous soulever toutes les deux, mademoiselle Lily ? demanda Eve, et ma future nièce sembla soudain me porter beaucoup plus d'intérêt.

— Je pense, oui, dis-je en pliant les genoux. Allez, une de chaque côté !

Les deux fillettes s'approchèrent chacune d'un côté et je repliai mes bras autour d'elles avant de me relever en m'assurant que j'étais bien stable. Les petites couinaient d'excitation.

— Ne bougez pas, leur rappelai-je, et elles arrêtaient de faire semblant de se débattre, ce qui risquait de nous faire basculer.

— On est les reines du monde ! cria Anna avec extravagance en balayant l'air des bras pour étreindre son territoire. Regarde comme on est haut !

Dill, qui parlait avec Varena devant la porte, cherchait maintenant Anna autour de lui pour garder un œil sur elle. Quand il découvrit les deux petites filles, son expression de surprise fut presque comique.

Avec le sourire tendu de quelqu'un qui essaie de ne pas paniquer, il s'approcha à grands pas.

— Tu ferais mieux de descendre, chérie ! Tu es lourde pour Mlle Lily !

— Elles sont petites, répliquai-je vaguement avant d'abandonner Anna dans les bras de son père.

Je fis pivoter Eve devant moi et la reposai doucement à terre. Elle releva la tête vers moi avec un grand sourire. Sa mère la regardait avec cette expression d'amour qu'ont les mères devant leurs enfants. Un petit gémissement nous parvint de la maison.

— J'entends ta sœur qui pleure, dit Meredith d'un air las. On ferait mieux d'aller voir. Au revoir mademoiselle Bard, ravie de vous avoir rencontrée.

Je fis un signe de tête à Meredith et un petit sourire à Eve. Ses yeux marron, rivés sur moi, semblaient énormes. Elle me rendit un sourire qui s'étirait d'une oreille à l'autre et fila en vitesse à la suite de sa mère.

Anna et son père étaient déjà dans la Bronco, alors je les rejoignis. Dill bavarda pendant tout le trajet jusque chez mes parents, mais je ne l'écoutai que d'une oreille. Aujourd'hui, j'avais déjà parlé à plus de gens qu'en trois ou quatre jours à Shakespeare. J'avais perdu l'habitude de papoter.

Une fois devant chez mes parents, je descendis de voiture en faisant un signe de tête à Dill et Anna, puis

entrai vivement dans la maison. Ma mère s'activait en cuisine, essayant de nous préparer quelque chose à manger avant de partir à l'enterrement de vie de jeune fille. Mon père, lui, se préparait dans la salle de bains pour aller au dîner de Dill.

Ma mère redoutait que l'un des amis de Dill se soit un peu emporté et ait engagé une strip-teaseuse pour la fête. Je haussai les épaules. Mon père n'en serait pas mortellement offusqué.

— C'est pour la tension de ton père que je m'inquiète réellement, m'avoua Maman avec un demi-sourire. Si une femme nue surgit d'un gâteau, qui sait ce qui peut arriver !

Je versai du thé glacé dans des verres que je posai ensuite sur la table.

— Ça m'étonnerait, dis-je, car elle cherchait du réconfort. Dill n'est plus un gamin, et ce n'est pas son premier mariage. Je ne pense pas qu'aucun de ses amis du coin soit du genre à « s'emporter » comme ça.

Je m'assis à ma place.

— Tu as raison, dit Maman avec un certain soulagement. Tu as toujours beaucoup de bon sens, Lily.

Pas toujours.

— Est-ce que tu... vois quelqu'un... en ce moment, chérie ? demanda-t-elle doucement.

Je relevai les yeux vers elle tandis qu'elle s'immobilisait, indécise, au-dessus de la table, les assiettes à la main. Je faillis répondre « non » par automatisme.

— Oui.

L'expression fugace d'apaisement qui illumina le visage pâle de ma mère fut si intense que je songeai un instant à revenir sur ma réponse. J'avançaï à

tâtons avec Jack, une heure après l'autre, et l'idée d'officialiser notre relation me rendait affreusement nerveuse.

— Tu peux me parler un peu de lui ?

Maman avait une voix calme et ses mains restèrent bien stables quand elle déposa les assiettes à nos places. Elle s'assit ensuite face à moi et commença à remuer le sucre dans son thé.

Je ne savais absolument pas quoi lui dire.

— Oh, ce n'est pas grave, je ne veux pas m'immiscer dans ta vie privée, dit-elle après un moment, embarrassée.

— Non, non, répliquai-je du tac au tac.

Cette méfiance envers les mots et les silences de chacune me semblait horrible.

— Non, il... non, c'est bon. Il...

Je me représentai Jack et sentis déferler une vague de nostalgie, si intense et douloureuse qu'elle me coupa le souffle un instant. Quand elle s'apaisa, je dis :

— Il est détective privé. Il vit à Little Rock. Il a trente-cinq ans.

Ma mère posa son sandwich sur son assiette et commença à sourire.

— C'est formidable, ma chérie. Comment s'appelle-t-il ? Est-ce qu'il a déjà été marié ?

— Oui. Il s'appelle Jack Leeds.

— Des enfants ?

— Non.

— C'est plus simple.

— Oui.

— Même si je connais vraiment bien la petite Anna maintenant, au début quand Dill et Varena ont

commencé à sortir ensemble... Anna était si petite, pas encore propre, et la mère de Dill ne semblait pas vouloir venir s'occuper d'elle, alors que c'était un adorable bébé...

— Ça t'inquiétait ?

— Oui, admit-elle en hochant sa tête blond pâle. Oui, ça m'inquiétait. Je ne savais pas si Varena allait tenir le coup. Elle n'a jamais beaucoup aimé faire du baby-sitting, et elle n'avait jamais parlé d'avoir des enfants, comme le font la plupart des filles. Mais Anna et elle semblent très bien se débrouiller. Parfois, Varena en a marre de ses petits caprices, et parfois, Anna rappelle à Varena qu'elle n'est pas sa vraie mère, mais dans l'ensemble, elles s'entendent très bien.

— Dill était-il avec sa femme lors de l'accident ?

— Non, et elle était la seule voiture impliquée. Judy, c'était son nom, venait de déposer Anna chez sa nounou.

— C'était avant que Dill ne vienne s'installer ici ?

— Oui, quelques mois plus tôt. Il vivait au nord-ouest de Little Rock. Il dit qu'il se sentait tout simplement incapable d'élever Anna là-bas, en devant passer tous les jours à l'endroit où sa femme était morte.

— Alors il est venu dans une ville où il ne connaissait personne, où il n'avait aucune famille pour l'aider à s'occuper d'Anna.

J'avais parlé sans réfléchir.

Ma mère m'adressa un regard tranchant.

— Et nous sommes bien contents qu'il l'ait fait, dit-elle fermement. La pharmacie ici était en vente et ç'a

été formidable de la voir rouvrir, ainsi on a plus de choix.

Il y avait également une chaîne de pharmacies à Bartley.

— Bien sûr, dis-je pour calmer le jeu.

Nous finîmes notre plat en silence. Mon père apparut d'un pas lourd et traversa la cuisine pour aller jusqu'à sa voiture, tout en rouspétant sur le fait que les enterrements de vie de garçon n'étaient plus pour lui. Mais nous savions qu'il était vraiment heureux d'avoir été invité. Il avait un cadeau sous le bras et, quand je lui demandai ce que c'était, il vira au cramoisi. Il enfila son manteau et claqua la porte derrière lui sans répondre.

— Je le soupçonne d'avoir acheté l'un de ces trucs masculins et débiles, déclara Maman avec un petit sourire en entendant Papa reculer dans l'allée.

J'adorais que ma mère me surprenne.

— Je vais faire la vaisselle pendant que tu te prépares, dis-je.

— Il faut que tu essaies ta robe de demoiselle d'honneur ! répliqua-t-elle brusquement en se levant pour quitter la cuisine.

— Tout de suite ?

— Et s'il faut la retoucher ?

— Oh... d'accord.

Ce n'était pas le moment que j'avais attendu avec une quelconque impatience, c'est certain. Les robes de demoiselles d'honneur sont connues pour être importables et, comme toute bonne demoiselle d'honneur, j'avais payé cette robe. Mais je ne l'avais pas encore vue. Pendant quelques secondes horribles, crispée, je me représentai une robe en velours rouge

avec de la fausse fourrure pour coller à l'esprit de Noël.

J'aurais pourtant dû faire confiance à Varena. La robe, qui était suspendue dans la penderie de ma chambre, enveloppée dans le même plastique que la robe de mariée, était en velours bordeaux profond, avec un ruban de satin cousu sous la poitrine. Derrière, là où le ruban se rejoignait, il y avait un nœud assorti – mais il était détachable. Le col était très haut mais la robe était coupée très bas dans le dos. Ma sœur ne voulait pas de demoiselles d'honneur trop sages, c'était certain.

— Essaie-la, me pressa ma mère.

Je savais qu'elle ne serait pas satisfaite tant que je ne me serais pas exécutée. En lui tournant le dos, je retirai mon tee-shirt, mes chaussures et mon jean. Mais je dus me placer face à elle pour prendre la robe, qu'elle était en train d'ôter de son emballage.

Chaque fois, la vue de mes cicatrices la touchait en plein cœur. Elle prit une profonde inspiration, quelque peu tremblante, et me tendit la robe, que je passai par-dessus ma tête le plus rapidement possible. Je me tournai de nouveau pour qu'elle puisse remonter la fermeture Éclair, puis nous observâmes toutes les deux mon reflet dans le miroir. Nos deux paires d'yeux tombèrent immédiatement sur le col. Parfait. Rien ne dépassait. Merci, Varena.

— Elle est magnifique, s'exclama ma mère. Tiens-toi droite, maintenant (comme si j'étais voûtée).

La robe m'allait bien, et qui n'aimait pas la douce sensation du velours sur sa peau ?

— Quel genre de fleurs va-t-on porter ?

— Le bouquet des demoiselles d'honneur sera constitué de longues branches de glaïeuls et d'autres petites choses, répondit ma mère, qui laissait toute la partie jardinage à mon père. C'est toi la vraie la demoiselle d'honneur, tu sais.

Varena ne m'avait pas vue depuis trois ans.

Ce n'était pas un simple mariage, d'ailleurs. C'était un rapprochement familial dans toute sa splendeur.

Je voulais faire ça bien, mais je ne savais pas si j'en étais capable. De plus, je n'avais pas assisté à un mariage depuis une éternité.

— Est-ce que je dois faire quelque chose en particulier ?

— Tu dois porter la bague que Varena va donner à Dill. Tu dois prendre son bouquet le temps qu'elle dise ses vœux.

Maman me sourit et le coin de ses yeux se plissa. Quand ma mère souriait, tout son visage souriait avec elle.

— Tu as de la chance qu'elle n'ait pas choisi de robe avec une traîne de trois mètres, car tu aurais dû l'aider à la retourner quand elle aurait quitté l'église !

Me souvenir de la bague et du bouquet était dans mes cordes.

— Je vais devoir la remercier pour cet honneur, dis-je, et le visage de ma mère s'assombrit pendant un court instant.

Elle pensait que je faisais de l'ironie.

— Je suis sérieuse, précisai-je, et je la sentis qui se détendait.

Avais-je été aussi effrayante, aussi imprévisible, aussi brusque ?

Alors que je retirais prudemment la robe pour remettre mon tee-shirt, je tapotai doucement l'épaule de ma mère, qui s'assurait que le vêtement était bien à plat sur son cintre ouaté.

Elle me sourit brièvement avant de retourner à la cuisine pour y remettre de l'ordre.